FOUSSENI TOGOLA

Le fleuve ne juge personne

roman

EXTRAIT GRATUIT — CHAPITRE 1

Les Éditions du Net, 2026 · ISBN 978-2-312-16109-9
foussenitogola.online

Dix heures à Bamako

Il était dix heures, ce matin-là, et Bamako respirait au rythme paisible qui la caractérisait entre le tumulte de l’aube et la chaleur écrasante de midi. Dans les ruelles sablonneuses de Kabala, les femmes du quartier s’étaient déjà mises en mouvement, drapées dans leurs pagnes colorés, portant sur la tête des bassines chargées de condiments, de légumes flétris par le soleil et de poissons fumés dont l’odeur âcre flottait jusque dans les cours intérieures. D’autres tenaient des paniers de condiments dans les mains. Certaines marchant en groupes et bavardant de tout et de rien. Tantôt, de leur soirée nuptiale avec leur époux, tantôt de leur Kansina mousso ou de leur bouran musso. C’était l’heure où elles se rendaient au marché, non seulement pour approvisionner le foyer, mais aussi pour tenir ces petits commerces discrets, presque invisibles aux yeux des maris, qui leur permettaient d’alimenter les tontines, d’acheter les pagnes des baptêmes à venir ou les boubous brodés des prochains mariages. Une économie parallèle, silencieuse et tenace, tissée de patience et de solidarité féminine, sans laquelle bien des familles bamakoises auraient sombré depuis longtemps.

Les enfants, eux, avaient depuis longtemps rejoint les bancs de l’école privée Ba Mariam, où leurs voix scandaient encore, à cette heure, les tables de multiplication ou les leçons de morale que les maîtres s’obstinaient à enseigner malgré des salaires trop souvent en retard et dérisoires. Quant aux hommes, ils avaient rejoint leurs bureaux, leurs ateliers, leurs échoppes, leurs chantiers, comme des grains de sable emportés chaque matin par le même vent invisible du devoir. Parmi eux se trouvait, en théorie, Dramane Konaté.

Car Dramane, comme tant d’autres pères de famille de Kabala, quittait chaque matin sa maison à sept heures précises pour ne revenir, généralement, qu’au petit soir, lorsque le soleil commençait à décliner sur le fleuve et que les premières lueurs orangées se posaient sur les toits en béton. C’était un rituel immuable, un contrat tacite entre lui et les siens, une ponctualité qui rassurait Fanta, son épouse, autant qu’elle rythmait la vie de la maisonnée. Mais ce jour-là, contre toute habitude, Dramane franchit le seuil de sa cour à dix heures du matin, le pas pressé, le regard fuyant, comme un homme qui craint d’être vu avant d’avoir eu le temps de disparaître.

Il ne salua personne. Il ne s’attarda pas, comme à l’accoutumée, à passer la tête dans la cuisine pour humer ce que Fanta avait préparé, ni à demander des nouvelles d’Adama, son fils, qu’il savait pourtant à l’école à cette heure. Il se dirigea directement vers sa chambre, referma la porte derrière lui avec une douceur presque suspecte, et entreprit de rassembler, dans un vieux sac de voyage aux coutures fatiguées, ce qui restait de ses affaires : quelques boubous encore pliés proprement, des chaussures qu’il n’avait pas eu le temps d’emporter la première fois, des papiers qu’il glissa avec précaution dans une pochette de cuir noir.

Ses mains tremblaient légèrement tandis qu’il pliait les vêtements, non pas de froid, car la chaleur de cette matinée d’avril s’infiltrait déjà sous les toits, mais d’une nervosité intérieure, celle d’un homme qui sait qu’il s’apprête à fuir non pas une maison, mais tout un pan de sa propre histoire. Car c’était bien de cela qu’il s’agissait : Dramane s’en allait, ce matin-là, pour une destination qu’il n’avait révélée à personne, pas même à Hamidou, son ami le plus proche, celui qui pourtant connaissait chacun de ses secrets depuis l’enfance.

Pour comprendre comment un homme peut ainsi, un jour de semaine ordinaire, boucler sa valise et s’enfuir de sa propre vie, il faut remonter le fil du temps, revenir aux origines de cette histoire qui allait, des années plus tard, faire jaser tout un quartier, puis toute une ville, avant de devenir, dans la bouche des griots modernes que sont devenus les réseaux sociaux, la légende amère d’un homme qu’on appellerait bientôt « le polygame aux trois femmes ».

Car Dramane n’avait pas toujours été cet homme pressé, ce fugitif du petit matin. Il y avait eu un temps, pas si lointain, où il n’était qu’un jeune homme épris d’une seule femme, convaincu que l’amour suffisait à construire un foyer, ignorant encore que la vie, dans sa cruauté ordinaire, allait lui enseigner à quel point les convictions les plus sincères peuvent se fissurer sous le poids des circonstances, des pressions familiales, et de ses propres faiblesses.

La sagesse populaire dit, dans cette région du Mali où les vieux savent encore raconter, que le cœur de l’homme est comme le fleuve Niger à la saison des pluies : paisible en apparence, mais capable, en une seule nuit d’orage, de rompre toutes les digues qu’on croyait éternelles. Dramane allait, sans le savoir encore pleinement ce matin-là, incarner cette vérité ancienne dans toute sa complexité, et sa fuite silencieuse n’était que la conséquence ultime d’une série de choix amorcés bien des années plus tôt, dans une cour de Kabala où une adolescente de seize ans, du nom de Fanta Sangaré, avait un jour croisé son regard.

Dehors, la vie du quartier poursuivait son cours, indifférente au drame qui se nouait derrière les murs de la concession des Konaté. Une charrette tirée par un âne récalcitrant faisait entendre son grincement familier. Des enfants trop jeunes pour l’école jouaient au

ballon avec une vessie gonflée d’air, insouciants du vacarme qu’ils causaient. Une radio, quelque part, diffusait les nouvelles de midi, entrecoupées de publicités pour des opérateurs de téléphonie mobile, des guérisseurs ou des commerçants. Et au milieu de ce tumulte ordinaire, Dramane referma son sac, jeta un dernier regard circulaire sur cette chambre qui avait été, pendant plusieurs années, le théâtre de ses nuits, de ses disputes, de ses réconciliations, avant de se glisser hors de la maison par la petite porte de derrière, celle que les voisins empruntaient rarement.

Il ne savait pas encore, en cet instant précis, que cette fuite ne serait que le premier acte d’un long chemin de retour. Il ne savait pas que les femmes qu’il avait aimées, blessées, abandonnées puis retrouvées, allaient chacune, à leur manière, réécrire les termes de cette histoire qu’il croyait maîtriser. Il ignorait surtout qu’un homme, aussi déterminé fût-il à fuir ses responsabilités, finit toujours par être rattrapé par elles, comme l’ombre qui s’étire inlassablement derrière celui qui marche vers le soleil couchant.

Car telle est la dialectique cruelle du désir et du devoir : on croit choisir la liberté en fuyant, alors qu’on ne fait que retarder l’heure du jugement. Dramane, en cet instant, n’était encore qu’un homme pressé de disparaître. Il allait bientôt devenir, malgré lui, le centre d’une tempête familiale que Bamako tout entière allait suivre avec la gourmandise habituelle réservée aux histoires de cœur, de coépouses et de trahisons.

Pour l’heure, il héla un taxi jaune et bringuebalant qui somnolait à l’angle de la rue, jeta son sac sur la banquette arrière, et s’installa sans un regard en arrière vers la concession familiale. Le chauffeur, un vieil homme au visage buriné par des décennies de poussière et de

soleil, ne posa aucune question. Il avait, au fil des années, transporté suffisamment d'hommes fuyant leurs foyers pour reconnaître, sur leurs visages, cette expression particulière faite de honte et de soulagement mêlés.

— Où va-t-on, mon fils ? demanda-t-il simplement, en enclenchant la première vitesse dans un grincement métallique.

Dramane hésita un instant, les yeux perdus dans le rétroviseur où défilaient les murs ocre de Kalaba, les enfants jouant, les femmes revenant déjà du marché, leurs bassines vides ou remplies selon la chance du jour.

— Roulez, dit-il seulement. Je vous dirai en chemin.

Et tandis que le taxi s'enfonçait dans les artères poussiéreuses de la capitale, laissant derrière lui le quartier où tout avait commencé, Dramane ferma les yeux, et son esprit, malgré lui, se mit à dérouler le film de sa propre existence, comme pour se justifier à lui-même la fuite qu'il venait d'entreprendre. Il repensa à Fanta, à ses seize ans et à sa timidité d'alors. Il repensa à Rokia, à son intelligence tranchante et à ses colères. Il repensa, enfin, à Djéneba, et un frisson le parcourut, mélange de tendresse et de terreur, car c'était bien elle, plus que toute autre, qui avait précipité les événements de ces derniers mois.

Trois femmes. Trois destins entremêlés au sien. Et lui, au milieu, comme un arbre trop chargé de fruits dont les branches menacent de céder sous leur propre poids.

Il rouvrit les yeux au moment où le taxi longeait le pont des Martyrs, et observa un instant le fleuve Niger qui coulait, impassible, sous les rayons déjà brûlants du soleil de dix heures trente. Les

pêcheurs, dans leurs pirogues, poursuivaient leur tâche quotidienne, indifférents aux tourments des hommes qui, sur la terre ferme, se débattaient avec les conséquences de leurs propres choix. Le fleuve, lui, ne jugeait personne. Il coulait, simplement, comme il l'avait toujours fait, emportant avec lui les secrets et les silences de toute une ville.

C'est ainsi que commença, ce matin d'avril, le dernier chapitre visible d'une histoire dont les racines plongeaient bien plus profondément dans le passé. Pour comprendre l'homme que Dramane était devenu, il faut d'abord comprendre celui qu'il avait été : un jeune homme de vingt-deux ans, éperdument amoureux d'une adolescente au sourire timide, dans une cour de Kabala où le destin, patiemment, tissait déjà sa toile.

La suite vous attend...

Trois femmes. Un fleuve. Un homme en fuite.

DÉCOUVRIR LE LIVRE COMPLET

foussenitogola.online/product/le-fleuve-ne-juge-personne

Fousseni Togola · Les Éditions du Net, 2026